

Lettre de saint Patrice à saint George

Volume 5, numéro 3, août 1969

Une littérature de combat 1778-1810 : les débuts du journalisme
canadien-français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036407ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036407ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1969). Lettre de saint Patrice à saint George. *Études françaises*, 5(3), 297–300.
<https://doi.org/10.7202/036407ar>

Lettre de saint Patrice à saint George

George,

Peu m'importe que les mortels ignorans de la terre se moquent du stile dans lequel je t'écris. Quelques Quakers débonnaires se réjouiront en apprenant que nous nous parlons le même langage dans notre séjour superlunaire, qu'ils ont adopté entr'eux comme un point de religion. L'homme judicieux gémira de n'oser nous imiter en agissant conformément à ses notions de propriété; notions également éloignées de tout fanatisme religieux, politique et pédantesque.

Les manières absurdes de s'adresser la parole dans les différentes langues et sociétés humaines ne sauroient actuellement affecter ni George ni Patrice. Dans notre état présent nous nous trouvons au-dessus de pareilles idées.

Les théologiens de ce globe, avec une érudition aussi profonde qu'inutile, font l'esquisse de la description chimérique de cet état. Nous savons que ce ne sont qu'autant de conjectures. Le parfait souvenir de nos bonnes et mauvaises actions, joint à la connoissance de toutes les suites, nous présentent un fidèle miroir, qui modère notre bonheur par intuition, et en règlent le degré en proportion de tous les événemens passés auxquels nous avons eu la moindre part. Le paradis, le purgatoire et l'enfer, séjours des trépassés, n'existent que dans leurs consciences tourmentées. Mon amitié pour le peuple Irlandois me fait désirer qu'on leur enseignât cette doctrine. Non content de m'avoir canonisé, le commun de ce peuple généreux et trop reconnoissant a découvert dans un siècle d'ignorance, un abîme qu'il prétend être une des entrées au purgatoire, et lui a donné mon Nom. Protégeons de tous nos pouvoirs limités les êtres de cette espèce dont nous avons été séparés.

Les Irlandois zélés m'ont adopté pour leur protecteur, de la même manière que les Anglois t'ont choisi pour le leur. Des hommes rusés, dans l'intention de faire réussir leurs vues intéressées, ont exagéré les services peu importants que nous avons rendus suivant eux à ces païs. Après

avoir inventé de ridicules fables et surpris la crédulité, ils nous ont honorés d'un vain patronage. Les honnêtes gens d'alors, auxquels ils en ont ainsi imposé, n'étoient pas suffisamment éclairés pour comprendre que nous ne pouvions l'accepter, sans nous rendre coupables d'une impiété rebelle. L'on n'osoit se persuader, ni ne pouvoit-on dans ces siècles barbares affirmer sans danger que le créateur protège également tous ses ouvrages, et que l'idée de protecteurs de tels endroits est par conséquent absurde par elle-même.

Les colons Britanniques, dans l'enfance de leurs progrès en matières de politique, avoient des connoissances suffisantes pour secouer leur joug national; mais ils ont encore trop de cet esprit d'idolâtrie des anciens Bretons, les prédécesseurs plus immédiats des émigrants Européens qui s'y établirent. C'est le dix-sept de Mars que les Irlandois et leurs descendans parmi les Américains me fêtent. Ils ont inventé à l'envie des cérémonies singulières pour m'honorer autant qu'il étoit en leur pouvoir; mais les Anglois et leurs descendans, aussi bien que les ennemis secrets des Américains confédérés outragent mon image par d'étranges insultes.

Tu souris souvent en observant que mes dévoués, qui ne sont point vantés pour leur humeur endurente ou leur insensibilité, te traitèrent avec complaisance au vingt-trois d'Avril. Même en Irlande ils ne se revanchent pas des outrages régulièrement faits à ma mémoire, par tes fils prétendus, au sujet de l'anniversaire de mon ascension supposée. Les sectaires politiques, distingués depuis tant d'années dans les Etats Unis par le nom peu significatif de Tories, attribuent hautement cette douceur au respect inné que les Bretons Américains ont pour la nation Anglaise, dont ils te supposent être le protecteur.

Depuis que la Grande Bretagne a été obligée de démembrer ces Etats de son empire on y regardera comme traîtres indirects tous ceux qui fêtent, soit George, André, David ou Patrice. La jalousie pénétrante de ces heureux confédérés prohibera sous peu la répétition de ces solen-

nités insensées, comme étant contraires aux règles de la politique, et insultantes, en même tems qu'elles tendent à inviter aux conspirations.

La déclaration de l'indépendance et l'époque où l'ennemi l'a définitivement reconnue seront les vrais anniversaires nationaux. Ce sont ceux-là qui seront susceptibles d'une sublime dignité, et seront des motifs pour faire puissamment agir les ressorts de morale et de patriotisme. Tous autres seront regardés comme indignes de leur attention.

Mon cher George, nous ne saurions prendre une part active sur terre, mais nous pouvons donner des conseils.

Le 17 Mars, 1783.

PATRICE

(20 novembre 1783, p. 1-2)

